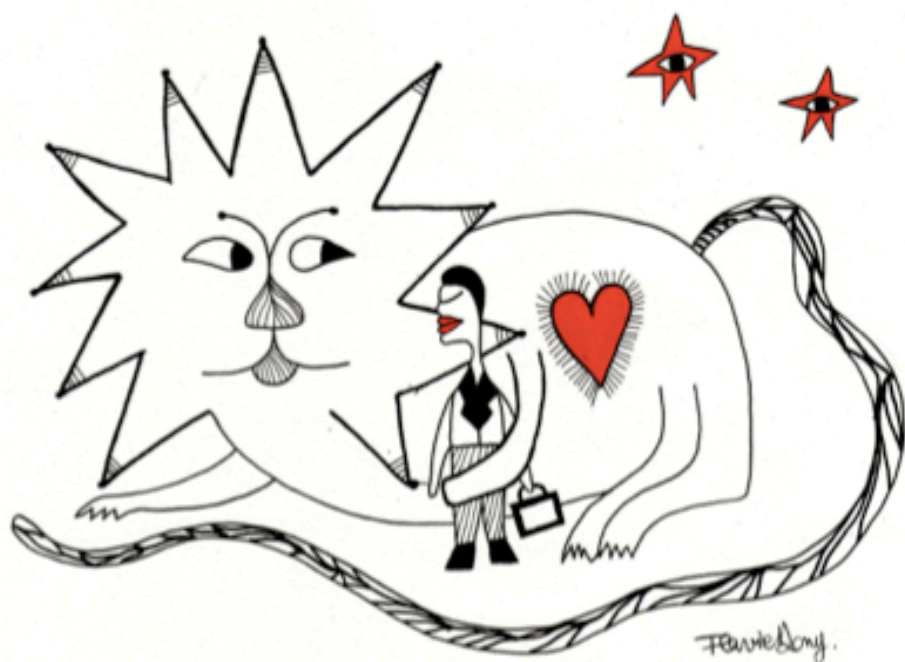


AIAD

FAUVE QUI PEUT

ne jamais oublier ses rêves de jeunesse



Essai

AIAD

FAUVE QUI PEUT

© Aiad
Dessin : Flavie Dony

Avant-propos

« L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes¹. »

Albert Camus, *Discours de Suède*

C'est vrai. Quel réconfort quand on se sent perdu, totalement perdu sur cette Terre, quand on a l'impression que tout le monde est heureux et que personne ne comprend notre tristesse alors que pour nous notre désarroi est juste une évidence, quel réconfort de découvrir qu'un grand écrivain finalement pense comme nous. Ça nous apporte une joie immense. Un large sourire sur le visage. Des larmes sont également à deux doigts de tomber mais notre pudeur nous conseille de les retenir. Quel sentiment de libération. On est compris. On est enfin compris. Et pas par n'importe qui, juste les plus grands écrivains que la Terre ait connus. Les plus grands selon nous, bien sûr, mais quand on est triste, quelque part, il n'y a que son avis qui compte, pas vrai ?

¹ Albert, Camus, *Discours de Suède*, © Editions GALLIMARD

Quand un livre nous parle, à chaque ligne qu'on finit, à chaque page qu'on tourne, on sourit et on se dit « c'est vrai ». « C'est tellement vrai » tout ce que raconte ce type. Et quand on découvre un personnage dont le mal-être et les états d'âme sont exactement les nôtres, on se dit « c'est ça ». « C'est exactement ça », ce que je vis, ce que je pense, ce que je ressens au quotidien. Du coup, immédiatement, on achète ce livre, on l'offre à tous les gens qu'on aime et on leur dit :

« Lisez ça, ça c'est moi. Ce type, c'est moi. C'est ça que je pense, que je ressens au quotidien. Et que malheureusement je n'ai jamais trouvé la force ou le courage de vous le dire. »

On ne trouvait pas la force ou simplement les mots. C'est difficile d'expliquer avec précision la tristesse quand on la ressent progressivement. C'est souvent des notions vagues et enfantines qui nous viennent à l'esprit :

« Les hommes sont mauvais les uns avec les autres. »

« La vie est foncièrement injuste. »

« Pourquoi ce sont toujours les plus sournois finalement qui réussissent ? »

Des questions légitimes mais trop générales pour que notre chagrin paraisse sérieux. Le manque de précision des mots reviendrait à décrire les symptômes du rhume, alors qu'on sentait la douleur nous ravager tous les matins les intestins. « Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde » disait Camus². C'est vrai.

Résultat, pour ne pas mal nommer le trouble qui nous touchait, on se taisait. On se taisait en famille. On se taisait au travail. À l'extérieur, il ne faut jamais montrer ses sentiments, et ses douleurs. C'est comme ça. Il faut toujours paraître heureux, courageux, optimiste. La société n'aime pas les dépressifs, les pleurnichards. Nous non plus, d'ailleurs. Écouter une personne s'apitoyer, toute la journée, sur son sort, non merci. D'ailleurs, c'est toujours ces gens qui nous exhortent à nous confier. Quand on arrive le matin, ils nous disent : « Ça va ? ». « T'es sûr que ça va ? ». « T'es vraiment sûr que ça va ? ».

Ils nous poussent à nous livrer. Résultat, naturellement, on se confie. Pas longtemps, heureusement, on est pudique. Mais à peine a-t-on terminé, que les voilà qu'ils nous exposent leurs

² Albert, Camus, *Œuvres complètes I*, © Editions GALLIMARD

malheurs pendant des heures. Eux, ils n'ont pas la même pudeur. Et comme ils savent maintenant qu'on est moralement condamné à les écouter jusqu'au bout, tout simplement ils en profitent. Ils parlent. Ils parlent. Au début, on les écoute avec attention, et puis rapidement on décroche. On les écoute d'une oreille distraite, pianotant sur notre clavier d'ordinateur pour qu'ils comprennent qu'il serait peut-être temps de passer à autre chose. Mais non. Ils continuent. Ils parlent. Ils parlent. Par politesse, à intervalles réguliers, on exprime de la compassion, on fait semblant de les écouter. « Non, je comprends ». « C'est pas facile, c'est sûr ». Mais alors qu'ils continuent à parler, on s'investit d'être tombé dans leur panneau, et on se promet de ne plus jamais s'épancher dans le futur sur notre vie. Être prisonnier de nos problèmes nous suffit, à quoi bon être également esclave du malheur de tout un peuple.

Dès lors, quel réconfort, assis dans un train, ou chez soi sur son lit, de découvrir page après page notre vie se décliner dans un ouvrage dont nous ne sommes, finalement, étrangement pas l'auteur. On se dit « c'est ça ». « C'est exactement ça », ce que je vis, ce que je pense, ce que je ressens au quotidien. C'est ça que j'aimerais raconter, expliquer plus souvent à mes proches.

Mais je ne leur dis rien. Je trouve un confident dans un bouquin à qui je confie tous mes chagrins. Et les gens continueront à me croire grand, fort, courageux, optimiste. Seules les gouttelettes séchées, qui ont par endroits abîmé l'épaisseur du papier, pourraient un jour me trahir.

Pour tout vous dire, j'espère qu'elles me trahiront. Je me souviens de cette personne froide. Je ne pouvais lire aucune émotion sur son visage. « Une machine plus qu'un homme », je me disais. Or j'aimais les âmes enflammées, les soirées à refaire le monde. Je me disais que cette personne insensible était fade, étrangère aux gens qui partageaient son quotidien.

Et un jour, j'ai vu cette personne pleurer. J'ai vu le doute dans ses yeux, et j'ai eu honte du jugement simpliste qui avait été le mien. Cette personne n'avait pas moins d'humanité que moi. Juste plus de courage, à ne pas faire subir ses questionnements et ses doutes à tous les autres. Mon estime a dès lors été sans limite pour elle. Et je me suis dit, si les gens connaissaient son courage, sa vraie valeur, cette personne ne resterait pas si seule dans sa vie à donner autant et recevoir si peu. On ne lui donnait rien. Illusionné par son courage, on pensait tout simplement qu'elle n'en avait pas besoin.

Être courageux, tout en restant humain aux yeux des autres. Les livres peuvent servir à cela également. La relation n'unit plus alors l'auteur aux lecteurs, mais les lecteurs entre eux. Ils utilisent le manque de pudeur d'un écrivain pour se dévoiler les uns aux autres. Ils concèdent comme tel passage, tel personnage les a touchés. Et sans rien évoquer de personnel, en citant uniquement, la personne en face se dit alors que cette personne n'est pas que courageuse, elle a également une âme extraordinaire.

Le livre que j'achète et offre à tous les gens que j'aime est *Les Chroniques de l'asphalte* de Samuel Benchetrit³. Et vous ? Vous offrez quoi aux gens que vous aimez ? Mon livre ? Dans ce cas-là, n'hésitez pas à vous faire des tonnes d'amis... À rencontrer un maximum de filles et de garçons, et à ponctuer chaque premier rencard par la remise de quelques pages que vous introduirez par cette phrase :

« Au fait, tiens, tu liras ça. Ce livre, c'est un peu moi. Ce que je pense, ce que je ressens... »

³ Samuel Benchetrit, *Les Chroniques de l'Asphalte, Tome 1*, Editions Julliard

« Mais que t'as pas eu la force ou le courage de me le dire. T'inquiète, on me l'a déjà offert, t'embête pas... »

Elle

Elle avait 25 ans. J'en avais 21. Je connaissais peu de choses, de la vie, de l'amour. Elle, elle était blonde et généreuse. Et attirante, et provocante. Insaisissable, désirable et libre.

Elle m'avait réceptionné à la gare. Elle m'avait installé dans sa voiture. C'était l'été, ses vêtements s'étaient adaptés, forcément je pense à sa jupe. Une jupe qui me laissait apercevoir ses jambes nues et belles, elle conduisait, parfois tournait la tête et me souriait, le week-end s'annonçait des plus bandants.

On se plaisait, sans nul doute, on se plaisait. L'humour a ce pouvoir si rare, si complexe et si beau. Il rapproche nos cerveaux, nos esprits. On se sourit et on comprend qu'en dépit de la différence des sexes, on est tellement proche, similaire, bâti sur des fondations si solidement communes. Proche mais distant. Cette distance factice et salvatrice qu'instaure si bien l'humour. On s'envoie des piques, on fait la nique aux niaiseux, aux mielleux, on fait tout pour paraître indomptable, insaisissable alors qu'au fond on sait qu'à tout moment on mourrait l'un pour l'autre.

On a marché, visité des musées, rencontré des patronnes de restaurant qui nous appelaient « les amoureux ». Ça devait être si évident.

Dans une station de métro, à la radio, Nicoletta et Lavilliers⁴ avaient décidé de s'invectiver :

Lavilliers : J'veux m'enfuir !

Nicoletta : Quand tu es dans mes bras.

L. : J'veux m'enfuir !

N. : Est-ce que tu rêves de moi ?

L. : J'veux m'enfuir !

N. : Tu ne penses qu'à toi.

L. : J'veux m'enfuir !

N. : Tout seul tu finiras !

On connaissait tous les deux cette chanson. Alors avec Bernard, je criais que je voulais m'enfuir. Et elle, avec Nicoletta, elle me répondait que je finirais tout seul. On s'invectivait à la sortie du métro, seuls, souriants, sous le soleil. Quand je la regardais, j'avais ce sentiment de fierté que beaucoup d'hommes ont quand par miracle une femme formidable décide pendant un moment que finalement ça serait eux.

⁴ Bernard Lavilliers / Nicoletta, *Idées Noires*, 1983. "Avec l'aimable autorisation de Big Brother Company".

Elle avait décidé pendant un moment que finalement ça serait moi. Et ce, en dépit de mes habits. Honorer les clubs de rugby de toute la France est un effort louable mais un conseil, laissez vos épaules en dehors de tout ça. Je n'étais pas élégant, distingué. Mais être simple, drôle, droit vaut parfois tellement plus. Plus tard, j'aurais un costard sur le dos. Des euros par centaines tous les mois, mais au fond de moi je sentirais que l'essentiel m'avait quitté. La force de l'insouciance. L'absence de frustration, la croyance dans le genre humain.

« Les jeunes ne savent pas que l'expérience est une défaite et qu'il faut tout perdre pour savoir un peu. »

Albert Camus⁵, *L'envers et l'endroit*

Plus tard, je sentirais que j'avais tout perdu pour savoir un peu. À l'époque, je n'étais pas dans la conscience mais dans l'insouciance d'une vie qui me promettait des instants fabuleux. Cette ferveur devait l'attirer. Elle m'attirerait également quelques années plus tard, je ne voulais pas des gens résignés dont la renonciation quelque part devait me rappeler la mienne. Elle, non plus, elle ne voulait pas de tout ça. Elle était sauvage mais émotive. Fiable mais rêveuse.

⁵ Albert Camus, *L'Envers et l'Endroit*, © Editions Gallimard

Elle voulait continuer à écouter Lou Reed au volant d'une caisse pourrie. Elle voulait continuer à être jeune et belle et insaisissable et à faire tout ça à mes côtés.

Beaucoup d'hommes avaient peur de ce genre de femmes. Ils préféraient celles qui se taisaient, qui aimaient silencieusement, qui admiraient, passivement, béatement, pour toujours un bibelot sur la table. Il faut dire, il y a tant à perdre à voir partir une femme au quotidien qui nous fascine. Tout en elle nous incite à aller de l'avant, à faire des plans, à nous dépasser pour repousser le moment où elle nous annoncera que ça sera fini. Ce moment où on est à nouveau seul. À ne plus vivre, à réfléchir. Nous, nos angoisses et nos doutes.

J'ai une passion dévorante pour ces femmes drôles, intelligentes, félines. Comme Véronique Sanson, qui n'ont besoin de personne. Elles se donnent à si peu de gens, et pourtant elles aimeraient tant se donner en entier à quelqu'un qui vaut le coup. Elles aussi, elles aimeraient rire, avoir confiance en l'avenir, maintenant que tous les moments seront partagés à deux. Mais pour ça, elles veulent quelqu'un de sérieux ; comme elles, drôle, intelligent, félin, félin, du genre on est félin pour l'autre.

Et ce week-end-là, c'est à moi qu'elle a dit ça. Ce n'est pas sa bouche qui me l'a dit mais son rire et son corps. Ça demande plus d'efforts mais l'amour crié est beaucoup plus subtil et franc que l'amour qu'on déclame au restaurant. Dans un restaurant justement, je l'ai regardée dans les yeux et je l'ai trouvée jolie à en croire que je rêvais. J'étais fatigué. On avait marché toute la journée. Fait l'amour le reste du temps. On a vraiment du temps quand on est amoureux. Ensuite, j'ai plongé mon regard dans son décolleté, et je l'ai trouvée incroyablement sensuelle et aguichante. Je me disais que mon avenir était là : des yeux rieurs, un sourire plein de malice, un corps plein de vices, enfin bref, la totale.

Finalement, deux jours plus tard, elle m'avait rendu à la gare comme deux jours plus tôt la gare m'avait offert à elle. Tu parles d'un cadeau. Dans le parking, on s'était cru comme à l'hôtel, non mais jeunes gens, s'il vous plaît, il faut apprendre à se contrôler. Sur le quai, le train a fini par arriver. On s'est embrassé. Je suis monté. Elle a glissé un message dans la poche de mon veston. Dans le train, je l'ai pris, je l'ai ouvert, je l'ai lu. Il y a dû avoir des larmes, un sourire, tout simplement le plaisir d'aimer et d'être aimé. C'est fou comme ces filles qu'on croit si fortes vue de l'extérieur sont finalement aussi

fragiles que nous. Pour autant, ça ne les rend pas moins belles. Au contraire. Ça nous donne simplement l'envie de toujours plus les protéger. De les faire rire. Pour qu'elles aient confiance en l'avenir maintenant que tous les moments seront partagés à deux.

À toi.

Opposition

On change avec les années. Notre corps, bien sûr. Homme, 30 ans, recherche ses abdos perdus il y a dix ans.

Notre personnalité, surtout. On devient plus mesuré, plus posé. On s'apaise avec l'âge. On réfléchit avant d'agir. Avant, enfant, ce n'était pas le cas. On faisait les choses spontanément, sans vraiment penser aux conséquences de nos actes. Au mieux, ça se passait bien. Au pire, en rentrant, nos parents étaient là, pour nous aider, pour nous aimer, tout simplement.

Tout ça a bien changé. On a quitté nos parents. On est là, dans un appartement, plus proche de notre travail. On appelle ça l'indépendance. Seul, le soir, on appelle ça la solitude. S'ils étaient là, on ne leur parlerait quasiment pas, mais leur présence nous apaiserait. L'impression d'un cocon. L'impression d'une protection. Totalement à l'abri du Monde comme dans une bulle.

Dans notre appartement, on n'est protégé que du froid et des trains rares entre Paris et sa banlieue. Pour le reste, le soir, on se sent souvent abandonné. Seul. On aimerait souvent se téléporter dans notre

banlieue, avoir l'avantage de nos parents sans les transports.

Sans eux, on réfléchit. On s'inquiète. Insatisfait du présent, sans arrêt on se projette dans le futur. Qu'est-ce que je veux devenir, au travail, dans ma vie ? Enfant ou pas. Mariage ou pas. Artiste ou pas. On est vraiment perdu. Sans idées, on en finit par se demander à qui on voudrait ressembler pour être heureux. Qui nous a vraiment marqués, fascinés, jusque-là dans notre vie ?

Et des modèles, pour en avoir croisés, on en a croisés. Beaucoup, d'ailleurs. La preuve que l'Humanité n'est pas aussi pourrie que notre tristesse voudrait nous le faire croire, tous les soirs, à l'heure de partager un hamburger et une grande frite. Oui, pour la cuisine, on n'est pas devenu des Joël Robuchon. On se justifie en se disant qu'on attend d'être à deux pour se faire des bons petits plats. Mais vu qu'on change de copine toutes les deux semaines, on est content, en rentrant chez nos parents, de manger un bon gigot, un bon couscous, la totale, merguez et tchoutchouka.

Nos parents, quels modèles. Des gens humbles et souriants. On aimerait tant leur ressembler. En attendant, on fait tout pour ne jamais les décevoir. Les

autres personnes qu'on ne veut pas décevoir, ce sont ces femmes, aventurières, belles et sauvages. Un corps parfait, une féminité à en rêver, une personnalité sans égale. On veut marcher dans la rue à leurs côtés. Se coucher avec elles. Se lever avec elles. Avoir cette fierté de penser qu'on mérite de côtoyer de telles nanas. Et pour ça, on le sait, il faudra être aussi exigeant avec nous, qu'elles le sont tous les jours avec elles.

Ces gens nous aident, nous motivent. On se développe au début par comparaison. Mais de plus en plus, on s'affirme par opposition à tous ces cons, croisés en entreprise. Les individualistes. Les carriéristes. Les fourbes. Les malveillants. Ces gens existaient quand on était jeune. Mais jeune, on peut les éviter. Jeune, on peut choisir qui on côtoie. En entreprise, c'est fini. On doit accepter leur médiocrité dix heures par jour. On doit accepter de partager leur bureau, leur pause-café et leurs blagues où ils sont les premiers à rire pour te faire croire que tu pourrais quand même gagner dix euros avec, en les envoyant à Télé Poche. Ils sont nuls. Vides. Des tocards. La revanche des tocards, des loosers. Des malveillants. Des pas drôles. Des anciennes victimes, au lycée, des salles de classe. Et pourtant on doit rire, leur sourire, leur faire les yeux doux car ce sont eux qui valident

nos congés payés, nos primes de fin d'année et nos hypothétiques augmentations.

Quand on arrive en entreprise, on enrage. Au début, on enrage. Leur médiocrité nous fait stresser, nous donne des spasmes. Un Français dans les spasmes, sortez vos appareils photo. Cette impossibilité de se révolter nous rend dingue. En général, on aime plaisanter pour prendre de la distance. Pour relativiser. Mais l'humour soudainement est interdit. Notre humour, du moins. Celui qui titille où ça fait mal. Du coup, toute la journée, on reste silencieux, seul avec notre rage. On baisse les yeux, pour ne pas devoir croiser leur regard et leur offrir un sourire niais au lieu de leur balancer notre dédain en pleine face.

On est perdu. Vraiment perdu. Et puis, peu à peu, on intègre que ça fait partie du jeu, on s'adapte. On sourit même à leurs blagues de beauf, eux, qui se prennent pour des dieux, en costard gris, des Donald tamponnés sur la cravate, coincés du cul, une main dans la poche du pantalon. De plus en plus, on devient pareil. On ne peut plus être drôle, mais dans le même temps on ne veut pas jouer les déprimés, alors on sort des blagues qu'on regrette juste après les avoir dites. On est quand même rassuré de voir les autres rigoler. Mais on sait que tout le monde

finalement rigole pour faire semblant. On est des clones tristes. Les gens se font humilier, on n'intervient même plus pour les défendre. On est devenu des zéros. Zombies à nous-mêmes. On commence à se demander si en 39-45, on aurait vraiment été du côté de Jean Moulin. On ne peut pas changer le monde mais est-ce qu'on veut vraiment devenir comme tous ces gens ? S'adapter passivement, ne rien faire pour être fier et que les gens aient envie de nous côtoyer au quotidien ?

Dès lors, on a la flamme, on s'adapte mais intelligemment. On ne peut pas changer le système par le haut, mais on essaye d'être des héros par le bas. Plus ils seront malveillants, plus on sera bienveillant avec tout le monde. Plus ils seront fourbes et malhonnêtes, plus on sera droit, digne de confiance, un homme à l'ancienne, qu'on aimera respecter et tout simplement ne jamais décevoir.

Bienveillance et méritocratie : deux piliers de ma vie acquis par opposition au monde de l'entreprise. Un jour au bureau, ces mots se sont allumés soudainement dans ma tête et j'ai compris. J'ai enfin compris ce que voulait dire Jacques Brel, sur l'importance du manque et de la souffrance, pour parfaitement comprendre l'importance d'un mot.

« Il n’y a tout de même qu’un certain nombre de mots que l’on pèse parfaitement, que l’on comprend parfaitement. Il faut je crois des années avoir des choses qui manquent. Et on en a. Des choses dont on souffre. Et il y en a. Pour que tout d’un coup, un mot s’allume, dans la masse de tous les mots.⁶ »

J’ai tellement manqué, souffert du manque de bienveillance des gens à mon égard, j’ai tellement souffert de voir des gens réussir, gagner beaucoup d’argent alors qu’ils écrasaient les autres, que je veux aujourd’hui offrir le meilleur de moi-même, donner tout ce que j’ai aux gens, pour mériter finalement d’être heureux sur cette Terre. Sans ce manque, sans cette souffrance, je n’aurais jamais autant progressé, ni profiter des bons moments. Il faut avoir été sacrément triste, vous savez, finalement pour être heureux. Et il faut avoir rencontré un tas de fourbes, de moins-que-rien, pour devenir quelqu’un de bien, tout simplement un Homme.

Petit, j’entendais souvent des gens remercier leurs ennemis. Je trouvais ça faux, hypocrite. Finalement, ils avaient raison. Sans Joker, Batman serait juste un

⁶ Jacques Brel, émission *Discorama* du 9 décembre 1962, © INA

milliardaire en caleçon dans son salon. Sans Federer, Nadal se serait mis au ping-pong.

Et sans ces cons, finalement, serais-je moi ?

Faire une pause

Dans la chanson « Quoi », Jane Birkin exprimait son désir de souffler. La vie peut être vraiment un manège, dont on aimerait descendre. Descendre.

On aimerait tous, parfois, faire une pause dans sa vie. Mais les factures ne font pas de pause. Mais les emprunts ne font pas de pause. Le travail ne fait pas de pause. La société ne fait pas de pause.

La machine s'est emballée. On est prisonnier d'un système, condamné à voir les mêmes journées se répéter jusqu'à la fin. On a l'impression que seule la fatalité pourrait nous rendre notre liberté. On espère alors un accident, un licenciement, une maladie. Un coup dur. N'importe quoi pour respirer pendant trois mois. Le problème avec la fatalité c'est qu'on ne peut pas choisir. On aimerait qu'elle nous offre un petit licenciement économique, quelques mois chez soi, et ensuite sereinement, apaisé, on recommencerait à travailler. Mais on sait que la fatalité peut aussi nous offrir une attaque cardiaque, un cancer, un accident de voiture. Bref, des vacances pour toujours, nourri, logé, blanchi, pension complète au Père Lachaise.

Dès lors, on s'en veut d'avoir pensé à être malade pour être heureux. On se remet au travail avec la ferme volonté d'être fier, de se satisfaire de notre quotidien. Malheureusement très vite, la hiérarchie, les transports, la routine nous invitent à nous demander si ce n'est pas gâcher sa vie, cette monotonie, si loin de nos rêves de gosse. Ces rêves qu'on faisait tous les soirs, dans notre lit, le sourire sur le visage, les yeux fermés, persuadé qu'on deviendrait pirate, magicien, ou cosmonaute.

On est devenu ni pirate, ni magicien, ni cosmonaute. On prend le métro, pas la navette spatiale. C'est fou comme les semaines se succèdent avec la même laideur. L'horreur c'est que la routine s'invite même dans nos week-ends. Les vendredis soir, plein d'allant, on se dit « formidable, on va enfin pouvoir profiter de notre liberté ». Finalement, fatigué par toute l'agitation de la semaine, notre liberté, qu'est-ce que c'est ? Eteindre son réveil et se lever à midi. Pendant deux jours, on se repose, on reprend des forces. Pour pouvoir à nouveau les perdre les cinq jours qui suivront.

Quelle vie de con. Cette situation devient intenable. Vraiment intenable. Du coup, à nouveau, on rêve de faire une pause dans sa vie, de retrouver sa liberté, ce qui nécessite comme les factures

continuent à tomber, d'avoir accumulé suffisamment d'argent. Et oui, petit, la liberté est un don. Plus tard, elle s'achète. Elle s'achète car on nous a fait acheter un appartement, une maison, une voiture, une télé qu'on doit sans cesse rembourser. On comprend mieux maintenant les guerres pour l'héritage. Avant, on les traitait tous de « cons » ces gens qui se déchiraient uniquement pour une maison qui n'était même pas la leur. Aujourd'hui, on comprend, que faute d'argent, la clef de papi et de son meublé, c'est juste la clé de la liberté car quand on nous a proposé de nous endetter, personne n'a trouvé le courage de leur dire non. Du coup, on ne souhaite plus la maladie pour soi, mais la mort pour les autres. Bonjour le courage. On est aliéné. Notre seule fierté : notre bagnole, notre maison. On se retrouve dans la chanson Foule Sentimentale, composée par Souchon.

Et donc me voilà, au travail, dans mon bureau, incapable d'abandonner cette vie comme on briserait des chaînes. Pour me libérer ? Je continue à m'en remettre à la fatalité, mais vous savez quoi, depuis un moment tout a changé. Maintenant, tous les soirs, les yeux dans le noir, je refuse que la maladie, la mort soit l'unique porte de sortie. La fatalité sera le succès, les éditeurs qui chercheront à me contacter. Alors, je noie mes mains dans mon clavier, le sourire aux

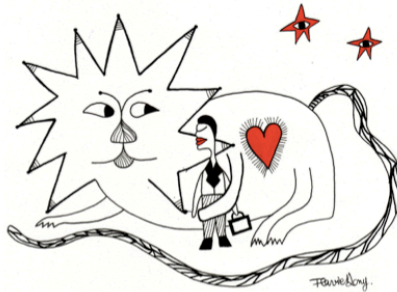
lèvres, je tisse nos vies, je crée des ponts entre moi et l'humanité sur chacune de mes pages. J'effectue la moitié du chemin et le destin fera le reste.

Effectuez aussi la moitié du chemin. Même si avec le destin, c'est plutôt nous qui allons jusqu'à chez lui et lui après seulement qui nous ouvre le portail. Allez jusqu'à son portail, allez-y. Même s'il ne répond pas. Sonnez. Frappez. Il finira par ouvrir. Il sera là en robe de chambre et ouvrira la grille. Vous entrerez dans sa demeure et alors... Un nouveau monde s'ouvrira... Vous ne rêverez plus de faire de pause... Mais uniquement de retarder le moment où soudain vous fermerez les yeux.

AIAD

FAUVE QUI PEUT

ne jamais oublier ses rêves de jeunesse



Essai

Pour continuer votre lecture, cliquez

https://www.thebookedition.com/fr/31929_aiad

Dessin couverture: Flavie Dony

Editeur: Sylvain Hatik

Conflans-Sainte-Honorine

Juillet 2018

© AIAD

ISBN: 979-10-90668-28-7